

| | |
|---|-------------------------------|
|  | <h1>DST de français n° 1</h1> |
| Date : Jeudi 18 septembre 2014 | Durée de l'épreuve : 2h |
| Nom du professeur : M. DANSET | Classe : 1ES3 |
| Matériel autorisé : Aucun | |
| <p>Consignes particulières : Merci de laisser la première page vierge, hormis les informations d'usage. Vous conserverez le sujet avec vous.</p> <p>Bon courage !</p> | |

Objet d'étude

Le personnage de roman du XVIIe siècle à nos jours

Corpus

Texte A - Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

Texte B - Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Texte B - Samuel Beckett, *Malone meurt*, 1951

Texte C - Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, 1968

Travail d'écriture au choix

Question sur corpus complète

Quelle vision de la mort se dégage de ces extraits de romans ?

Vous rédigerez une réponse complète : introduction, développement en deux ou trois parties, conclusion.

Ébauche de commentaire littéraire

Vous commenterez l'extrait de *L'Assommoir* (texte B).

Vous rédigerez une introduction et une partie complète.

Ébauche de dissertation

Albert Camus écrit dans *L'Homme révolté* : « Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant¹ que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin. » Cette définition du héros s'applique-t-elle selon vous aux personnages de roman ? Vous appuierez votre réflexion sur vos lectures personnelles ainsi que sur les textes du corpus et ceux étudiés en classe.

Vous rédigerez une introduction et une partie complète.

¹ Édifiant : ici, porteur d'une leçon, d'une morale.

Éléments de corrigé

Question sur corpus complète - éléments de corrigé

Quelle vision de la mort se dégage de ces extraits de romans ?

Lecture du corpus, réflexion préalable

Une première lecture permet de dégager plusieurs similitudes et différences entre ces textes. La mort du héros ou des héros coïncide avec la clôture du roman ; elle suit une progression à chaque fois. Cependant, elle signe une apothéose chez Hugo et Cohen, tandis que chez Zola et Beckett, c'est une image de la déchéance humaine que construit le texte.

Plusieurs plans et démarches étaient envisageables ; voici quelques suggestions.

Plan possible

En premier lieu, ce corpus montre la mort dans sa progression. Suivant les textes, elle peut par ailleurs être synonyme de gloire ou de déchéance pour le héros.

=

(I) En premier lieu, ce corpus montre la mort dans sa progression. Suivant les textes, elle peut par ailleurs être synonyme de gloire (II) ou de déchéance (III) pour le héros.

Introduction et conclusion possibles

Les fins de romans proposées à notre analyse mettent en scène la mort du ou des héros. Il s'agit d'extraits des œuvres suivantes, toutes publiées entre le XIXe et le XXe siècle : *Les Misérables* de Victor Hugo (1862), *L'Assommoir* d'Émile Zola (1877), *Malone meurt* de Samuel Beckett (1951) et *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen (1968). Quelle vision de la mort se dégage de ces extraits de romans ? En premier lieu, ce corpus montre la mort dans sa progression. Suivant les textes, elle peut par ailleurs être synonyme de gloire ou de déchéance pour le héros.

En conclusion, ce corpus propose des représentations très diverses de la mort. Dans l'ensemble des textes, elle gagne progressivement l'âme et le corps des personnages et achève ainsi petit à petit la trame de l'œuvre. Mais chez Hugo comme chez Cohen, la mort est esthétisée : la vie de Jean Valjean, l'amour d'Ariane et Solal sont nimbés d'un halo sacré. En revanche, c'est la déchéance de l'homme qui est figurée par Zola et Beckett : Gervaise meurt seule et déshumanisée, quand Malone termine sa vie dans le délire et la folie.

Ébauche de commentaire littéraire - éléments de corrigé

Vous commenterez l'extrait de *L'Assommoir* (texte B).

Vous rédigerez une introduction et une partie complète.

Lecture du texte, réflexion préalable

Trois questions permettent de trouver une direction, un projet de lecture : ce texte, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça dit ? Qu'est-ce que ça signifie ? Aidez-vous de vos connaissances et de votre lecture pour y répondre.

- Qu'est-ce que c'est ? La fin d'un des plus célèbres romans de Zola, le chef de file du Naturalisme², mouvement qui prolonge le Réalisme. On se souviendra de la prédilection de Zola pour les héros ordinaires, issus du peuple, dans sa fameuse fresque des Rougon-Macquart. *L'Assommoir*, si l'on s'en souvient, est le nom du débit de boissons où vont s'abreuver et s'abrutir les ouvriers après leur journée de travail.

- Qu'est-ce que ça dit ? Au brouillon, on peut paraphraser le texte de la manière suivante : ce texte raconte la mort d'une blanchisseuse alcoolique, Gervaise, dans la solitude et la déchéance, au point que la mort elle-même n'est pas racontée, puisqu'on ne retrouve Gervaise que plusieurs jours après.

- Qu'est-ce que ça signifie ? Servons-nous des deux réponses précédentes pour répondre à celle-ci, afin de dégager un projet de lecture : cette fin de roman naturaliste montre et analyse froidement la mort de l'héroïne.

Projet de lecture possible

En quoi l'écriture naturaliste permet-elle de saisir la mort de l'héroïne dans toute sa misère ?

Plan possible pour un commentaire complet

D'une part, le personnage est progressivement déshumanisé. D'autre part, sa mort donne lieu à une parodie de cérémonie.

Remarque

Attention, la mort de Gervaise est pathétique, pitoyable, comme vous avez été nombreux à le souligner ; elle soulève l'émotion, la compassion, voire l'indignation. Cependant *le texte n'est aucunement pathétique* ; au contraire, il est froidement objectif. Tout l'art de Zola consiste à susciter la pitié du lecteur et à dire le tragique de la vie et de la mort de son héroïne, sans jamais avoir recours au pathos. À la fin seulement, l'ironie de la parodie de cérémonie est contrebalancée par l'adieu plein d'humanité du père Bazouge (et de Zola à travers lui) à Gervaise.

² Le Réalisme romanesque qui s'élabore dans la première moitié du XIXe siècle, et dont les pionniers sont Stendhal et Balzac, vise à représenter la réalité telle qu'elle est, au risque de la provocation. D'où la richesse et la précision des descriptions et l'insertion des héros dans l'époque et la société contemporaines. Le Naturalisme, dont Zola est la figure de proue, prolonge ce mouvement dans les dernières décennies du siècle. Il s'agit d'analyser les lois du comportement humain, de « tout voir et tout peindre » (Zola) ; le Naturalisme a pour modèle les sciences expérimentales portées par les Lumières au siècle précédent, comme si le roman devenait une forme d'expérience scientifique par le biais de l'art.

Ébauche de dissertation - éléments de corrigé

Albert Camus écrit dans *L'Homme révolté* : « Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant³ que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin. » Cette définition du héros s'applique-t-elle selon vous aux personnages de roman ? Vous appuieriez votre réflexion sur vos lectures personnelles ainsi que sur les textes du corpus et ceux étudiés en classe.

Vous rédigerez une introduction et une partie complète.

Brève analyse du sujet

- Le propos de Camus (romancier connu pour ses romans dans lesquels les héros sont, au départ du moins, des personnages ordinaires) est construit en trois temps. Une première phrase, bâtie sur une énumération, affirme avec force la ressemblance des personnages et des hommes. Une seconde phrase renchérit sur cette thèse, et si on l'applique au héros de roman, elle prend le contrepied du personnage traditionnel, extraordinaire par nature. La dernière, la plus importante, établit enfin la distinction entre personnages et personnes humaines, une fois les critères les plus habituels écartés : les héros ont un destin et l'assument pleinement.

- En somme, appliquée au héros de roman, cette citation de Camus remet en question la vision traditionnelle du héros de pour affirmer avec vigueur une autre conception, celle d'un héros de roman qui dépasserait l'homme mais seulement parce qu'il assumerait son destin « jusqu'au bout », étant entendu que le destin est ici tramé par le romancier.

- Cette citation, contrairement à de nombreux sujets de Bac, demandait une réflexion préalable importante et une problématisation en introduction. Il s'agit de discuter le propos de Camus afin de savoir si le héros de roman, tout en partageant de nombreuses similitudes avec nous, se distingue tout de même en ceci qu'il vit et assume pleinement un destin.

Introduction possible

On dit parfois d'une vie qu'elle est « romanesque », tant sa trame est extraordinaire : la réalité semble alors rejoindre et dépasser la fiction. Dans *L'Homme révolté*, Albert Camus, célèbre écrivain du XXe siècle, réfléchit à la nature des héros et au rapport entre fiction et réalité en ces termes : « Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin. » Appliqué au héros de roman, ce propos paraît remettre en question la vision traditionnelle et idéalisatrice du héros. Au contraire, il affirme avec force une certaine ressemblance entre héros et être humain. Une différence demeurerait cependant entre eux, selon l'écrivain : les héros assumeraient leur vie, courraient « jusqu'au bout de leur destin ». Leur vie romanesque formerait un tout cohérent et accompli, à la différence de l'existence humaine, faite d'ébauches, de projets seulement esquissés. Dans quelle mesure le héros de roman peut-il être défini comme une figure ordinaire mais au destin achevé ? En premier lieu, il semble que le héros de roman puisse être caractérisé comme un personnage semblable à l'homme, mais dont la vie de fiction forme un tout qui dépasse la vie humaine. Néanmoins, le roman met parfois en scène des personnages insaisissables, dont l'itinéraire incohérent et chaotique exprime une forme d'inachevé.

³ Édifiant : ici, porteur d'une leçon, d'une morale.

Corpus

Texte A - Victor Hugo, Les Misérables, 1862

La fin du célèbre roman de Hugo coïncide avec la mort du personnage principal, Jean Valjean, ancien forçat qui a tenté de se racheter en élevant une orpheline, Cosette. La jeune femme et son époux Marius retrouvent le héros dans ses derniers instants.

1 Quand un être qui nous est cher va mourir, on le regarde avec un regard qui se cramponne à lui et qui voudrait le retenir. Tous deux, muets d'angoisse, ne sachant que dire à la mort, désespérés et tremblants, étaient debout devant lui, Cosette don- nant la main à Marius.

5 D'instant en instant, Jean Valjean déclinait. Il baissait ; il se rapprochait de l'horizon sombre. Son souffle était devenu intermittent ; un peu de râle l'entrecoupait. Il avait de la peine à déplacer son avant-bras, ses pieds avaient perdu tout mouve- ment, et en même temps que la misère des membres et l'accablement du corps croissait, toute la majesté de l'âme montait et se déployait sur son front. La lumière du monde inconnu était déjà visible
10 dans sa prunelle.

Sa figure blêmissait et en même temps souriait. La vie n'était plus là, il y avait autre chose. Son haleine tombait, son regard grandissait. C'était un cadavre auquel on sentait des ailes.

15 Il fit signe à Cosette d'approcher, puis à Marius ; c'était évidemment la dernière minute de la dernière heure, et il se mit à leur parler d'une voix si faible qu'elle semblait venir de loin, et qu'on eût dit qu'il y avait dès à présent une muraille entre eux et lui.

– Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Oh ! c'est bon de mourir comme cela ! Toi aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Comme tu es gentille de m'avoir mis ce cous- sin sous les reins ! Tu me
20 pleureras un peu, n'est-ce pas ? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faudra vous amuser beaucoup, mes enfants.

[...] Mes enfants, voici que je ne vois plus très clair, j'avais encore des choses à dire, mais c'est égal. Pensez un peu à moi. Vous êtes des êtres bénis. Je ne sais pas ce que j'ai, je vois de la lumière. Approchez encore. Je meurs heureux. Donnez- moi vos chères têtes bien-
25 aimées, que je mette mes mains dessus.

Cosette et Marius tombèrent à genoux, éperdus, étouffés de larmes, chacun sur une des mains de Jean Valjean. Ces mains augustes ne remuaient plus.

Il était renversé en arrière, la lueur des deux chandeliers* l'éclairait ; sa face blanche regardait le ciel, il laissait Cosette et Marius couvrir ses mains de baisers ; il était mort.

30 La nuit était sans étoiles et profondément obscure. Sans doute, dans l'ombre, quelque ange immense était debout, les ailes déployées, attendant l'âme.

* Ces deux chandeliers ont été volés au début du roman par Jean Valjean à l'évêque Bienvenu Myriel. Arrêté par les gendarmes, Jean Valjean se les est vu offrir par le prêtre, qui l'a ainsi converti au Bien.

Texte B - Émile Zola, L'Assommoir, 1877

La dernière partie de L'Assommoir est consacrée à la déchéance de Gervaise, une blanchisseuse abandonnée de tous et qui a sombré dans l'alcoolisme.

1 Gervaise dura ainsi pendant des mois. Elle dégringolait plus bas encore, acceptait les
dernières avanies, mourait un peu de faim tous les jours. Dès qu'elle possédait quatre sous,
elle buvait et battait les murs. On la chargeait des sales commissions du quartier. Un soir, on
avait parié qu'elle ne mangerait pas quelque chose de dégoûtant ; et elle l'avait mangé, pour
5 gagner dix sous. M. Marescot s'était décidé à l'expulser de la chambre du sixième. Mais,
comme on venait de trouver le père Bru mort dans son trou, sous l'escalier, le propriétaire
avait bien voulu lui laisser cette niche. Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était
là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La
terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas
10 à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à
petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence
qu'elle s'était faite. Même on ne sut jamais au juste de quoi elle était morte. On parla d'un
froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de
sa vie gâtée*. Elle creva d'avachissement, selon le mot des Lorilleux. Un matin, comme ça
15 sentait mauvais dans le corridor, on se rappela qu'on ne l'avait pas vue depuis deux jours ; et
on la découvrit déjà verte, dans sa niche.

Justement, ce fut le père Bazouge** qui vint, avec la caisse des pauvres sous le bras,
pour l'emballer. Il était encore joliment soûl, ce jour-là, mais bon zig*** tout de même, et gai
comme un pinson. Quand il eut reconnu la pratique à laquelle il avait affaire, il lâcha des
20 réflexions philosophiques, en préparant son petit ménage.

- Tout le monde y passe... On n'a pas besoin de se bousculer, il y a de la place pour
tout le monde... Et c'est bête d'être pressé, parce qu'on arrive moins vite... Moi, je ne
demande pas mieux que de faire plaisir. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Arrangez
un peu ça, pour voir... En v'la une qui ne voulait pas, puis elle a voulu. Alors, on l'a fait
25 attendre... Enfin, ça y est, et, vrai ! elle l'a gagné ! Allons-y gaiement !

Et, lorsqu'il empoigna Gervaise dans ses grosses mains noires, il fut pris d'une
tendresse, il souleva doucement cette femme. qui avait eu un si long béguin pour lui. Puis, en
l'allongeant au fond de la bière**** avec un soin paternel, il bégaya, entre deux hoquets :

- Tu sais... écoute bien... c'est moi, Bibi-la-Gaieté, dit le consolateur des dames... Va,
30 t'es heureuse. Fais dodo, ma belle !

* gâtée a ici le sens d'abîmée.

** Il s'agit du croquemort.

*** bon gars, bon type.

**** cercueil.

Texte C - Samuel Beckett, Malone meurt, 1951

Dramaturge et romancier, Samuel Beckett a souvent mis en scène des héros énigmatiques et marginaux. Le passage proposé constitue les dernières lignes de ce roman, entièrement consacré à l'agonie du personnage principal et narrateur, Malone, qui, cloué sur un lit, n'est plus rattaché à la vie que par les figures imaginaires qui l'entourent.

- 1 Lemuel c'est le responsable, il lève sa hache, où le sang ne séchera jamais, mais ce n'est pour frapper personne, il ne frappera personne, il ne frappera plus personne, il ne touchera jamais plus personne, ni avec elle ni avec elle ni avec ni avec ni
- 5 ni avec elle ni avec son marteau ni avec son bâton ni avec son bâton ni avec son poing ni avec son bâton ni avec son bâton
- ni avec ni en pensée ni en rêve je veux dire jamais
- il ne touchera jamais
- ni avec son crayon ni avec son bâton ni
- 10 ni lumières lumières je veux dire
- jamais voilà il ne touchera jamais
- il ne touchera jamais
- voilà jamais
- voilà voilà
- 15 plus rien

Texte D - Albert Cohen, Belle du Seigneur, 1968

Belle du Seigneur est un roman de l'amour fou. Lorsque les deux personnages principaux, Ariane et Solal, pensent que leur amour est peut-être en train de s'éteindre, ils décident de mettre fin à leurs jours. L'extrait proposé constitue les dernières lignes du roman.

1 Oh, maintenant un chant le long des cyprès, chant de ceux qui s'éloignent et ne regardent plus. Qui lui tenait les jambes ? Le raidissement montait, s'étendait avec un froid, et elle avait de la peine à respirer, et des gouttes étaient sur ses joues, et un goût dans sa bouche. N'oublie pas de venir, murmura-t-elle. Ce soir, neuf heures,
5 murmura-t-elle, et elle saliva, eut un sourire stupide, voulut reculer la tête pour le regarder mais elle ne pouvait plus, et là-bas une faux était martelée. Alors, de la main, elle voulut le saluer, mais elle ne pouvait plus, sa main était partie. Attends-moi, lui disait-il de si loin. Voici venir mon divin roi, sourit-elle, et elle entra dans l'église montagnaise.

10 Alors, il lui ferma les yeux, et il se leva, et il la prit dans ses bras, lourde et abandonnée, et il alla à travers la chambre, la portant, contre lui la serrant et de tout son amour la berçant, berçant et contemplant, muette et calme, l'amoureuse qui avait tant donné ses lèvres, tant laissé de fervents billets au petit matin, berçant et contemplant, souveraine et blanche, la naïve des rendez-vous à l'étoile polaire.

15 Chancelant soudain, et un froid lui venant, il la remit sur le lit, et il s'étendit auprès d'elle, baisa le visage virginal, à peine souriant, beau comme au premier soir, baisa la main encore tiède mais lourde, la garda dans sa main, la garda avec lui jusque dans la cave où une naine pleurait, ne se cachait pas de pleurer son beau roi en agonie contre la porte aux verrues, son roi condamné qui pleurait aussi
20 d'abandonner ses enfants de la terre, ses enfants qu'il n'avait pas sauvés, et que feraient-ils sans lui, et soudain la naine lui demanda d'une voix vibrante, lui ordonna de dire le dernier appel, ainsi qu'il était prescrit, car c'était l'heure.